Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 16

Artikel: Je ne sais pas lire
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-253820

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

est une estampe en couleurs, sorte d'image d'Epinal plutôt, une chromolithographie où éclate une véritable fanfare de rouges, de verts, de jaunes et de bleus. Les Japonais en ornent leurs intérieurs. Elle représente la famille impériale et nous ne croyons pas qu'un groupe aussi complet ait jamais été publié dans un journal ou une revue.

L'empereur Mutsuhito est vêtu de l'uniforme de général qu'il aime à porter, — de cet uniforme que les Japonais ne voyaient point jadis — car il était interdit de regarder le maître face à face — mais qu'ils peuvent aujourd'hui contempler à l'aise, quand le mikado passe à travers les rues de sa capitale, dans son carrosse à huit places. Par exemple, le nom du mikado n'est presque jamais prononcé et la majorité de la nation l'ignore même probablement. Au Japon, l'empereur est simplement l'Empereur et non une personne définie dont l'individualité nous est connue comme celle d'Edouard VII ou de Nicolas II ou de l'empereur Guillaume.

Quant à l'impératrice Haru-Kô, ou Haruko (prononcez : Harouko), épousée par Mutsuhito en 1868, elle appartient à la maison Itchidjo, l'une des cinq grandes familles princières parmi lesquelles ont toujours été choisies les impératrices du Japon. Haruko veut dire, en japonais, Printemps. L'indiscret Almanach de Gotha nous revèle qu'elle est née en 1840, mais par un privilège rare dans un pays où les femmes vieillissent vite, elle a conservé, après la cinquantaine, le charme et la grâce de la jeunesse.

Toujours vêtue suivant les modes d'Occident, Haruko porte avec élégance des toilettes somptueuses, parfois pourtant un peu lourdes, et qui engoncent sa petite taille dans leurs soies trop épaisses.

Le prince impérial, Yoskihito Ihinno Harouhno, ou plus simplement Harou — le prince Printemps — est né le 31 août 1879, il a été déclaré majeur en 1898. Son enfance fut délicate et chétive ; on assure même qu'il est phtisique.

Harou n'est que le fils adoptif de l'impératrice. Haruko n'a jamais eu d'enfants ; elle n'est pas davantage la mère des quatre princesses du groupe. Et le joli, le gracieux geste maternel que lui attribue l'estampe populaire est artificiel !

E. B.

Je ne sais pas lire !

La bonne femme, active à servir la pratique,
Derrière un vasistas, ouvert sur le trottoir,
Se démenait, cherchait des sous dans son tiroir,
Et vendait, d'une humeur absolument égale,
Papier conservateur ou feuille radicale.

— Mère Denis, le *Gaulois*.
— Le *Figaro*.
— La *Liberté*.
— Le *Temps*, le *Petit Journal*.

Voici, mamzelle Martine, voilà, madame, merci, monsieur.

Et sans hésiter, sans se tromper, la vieille marchande puisait dans chaque tas, plus ou moins épais, selon le degré de popularité de la feuille, dans la bonne ville de Denain, où, depuis quinze ans, elle était titulaire de l'unique kiosque, en face de la gare, à l'instar de la capitale.

Son gendre, prote d'imprimerie, avait péri dans un accident de chemin de fer, l'influence combinée de la Presse et de la Compagnie lui avait fait octroyer ce modeste privilège qui devait lui permettre de vivre et d''élever son petit-fils orphelin.

Seulement, le jour où on la tira de son village pour procéder à son installation, on s'avisa, un peu tard, que mère Denis ignorait l'*a b c* du métier, c'est le cas de dire :

Elle ne savait pas lire!

— Bon ! n'vous tourmentiez point pour ça, mes bons messieurs, dit-elle avec sa placidité de paysanne, je tenais ben les comptes de défunt mon homme qu'était mait'maçon, je m'en tirerai tout de même. D'abord, mon tiot fieu sait lire, lui, il a eu tous les prix à son école ; il me mettra au courant et après je m'débrouillirai ben toute seule. N'ayez-crainte...

Tout était paperassé, signé, paraphé! on n'obtiendrait peut-être pas une seconde fois pareille munificence et l'on dit :

— Essayons.

Les résultats confirmèrent l'optimisme de la bonne femme, au bout d'une semaine elle connaissait toute « sa marchandise » sur le bout du doigt, au propre et au figuré, d'après la disposition du titre, le grain du papier, un tas de menus détails classés et catalogués dans sa cervelle fruste ; et il était bien inutile de chercher à l'embrouiller.

— Nenni da! c'est bien ce que vous me demandez, répondait-elle aux mauvais plaisants, vous avez bien vot' compte de menteries.

Mère Denis n'avait qu'une médiocre estime pour le métier dont elle vivait. Au contraire de nombre d'ignorants pour qui l'imprimé est parole d'évangile, il lui inspirait une défiance de *Peaux Rouges* et elle eût volontiers arboré là-dessus les théories de *Bas-de-Cuir* si elle eût connu le héros de Cooper :

« Les « Blancs » ont des usages qu'un honnête homme ne saurait approuver : tels que d'écrire dans les livres ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu, au lieu de le raconter dans leurs villages où les assertions des menteurs seraient aisément confondues ».

Son petit-fils n'était pas de cet avis.

C'était un gamin de Paris, à l'esprit éveillé comme la mine, qui s'ennuyait fort et regrettait la capitale comme l'aïeule son hameau. Sa seule distraction était la lecture ; aussi, tout en aidant la grand'mère, dévorait-il son étalage comme un gourmand lâché dans une pâtisserie : journaux politiques, journaux de mode, feuilles conservatrices, feuilles radicales, articles de fond, nouvelles diverses, romans, feuilletons, chronique théâtrale, tout y passait ! Je laisse à penser quel salmis hétéroclite, indigeste et dangereux pour un estomac aussi jeune!

Mais ce qui le passionnait au-dessus de tout, c'étaient les *illustrés* et surtout les aventures de voyages. Il restait en contemplation devant les enluminures : Navire pris dans les mers de glace ou battu par la tempête ; explorateur dévoré par les cannibales, etc.

Et tandis que la bonne vieille, heureuse de le voir si tranquille, le couvait des yeux en lui tricotant des chaussettes bien chaudes pour le prochain hiver, l'esprit de l'enfant s'envolait à tire-d'aile vers les pays inconnus.

Le résultat fut qu'au moment du tirage au sort, Denis, que son numéro classait dans le 17e d'artillerie à La Fère, à la grande joie de sa mère grand, permuta avec un camarade moins favorisé et partit dans le 8e d'infanterie de marine.

Mère Denis ne le pardonna jamais... oh! pas à son petit-fils ! une grande mère pardonne toujours! mais à ces maudits journaux. .

...qui causaient tout le mal !

Et, malgré son âpreté au gain, c'était avec une sourde colère qu'elle voyait sa caisse se remplir et son étalage se vider.

Entre l'ivrogne et son absinthe, le lecteur et son journal, elle ne faisait pas grande différence : l'un s'empoisonnait le corps, l'autre l'esprit !

* * *

— Tiens, ma bonne, une nouvelle qui nous concerne.

Et assujettissant ses lunettes, M. le Maire lut avec importance :

« Il paraît que l'adjudant Le Franc, un des héros de Taborga, est originaire du département du Nord ».

Le Franc et ses compagnons etaient alors les hommes populaires et, chose plus rare, leur popularité était méritée.

Grâce à eux, le drapeau tricolore flottait sur un nouveau point du continent noir et le cœur de la France battait d'une légitime fierté à l'unisson de ces braves qui, par des prodiges de valeur, d'énergie, de persévérance et d'audace, avaient réussi à relever le prestige national.

Aussi ce nom modeste, Le Franc, s'étalait-il en grosses lettres sur la manchette du journal et parlait-on déjà d'une réception triomphale à son prochain retour dans sa patrie.

— S'il appartient à notre département c'est nous que cela regarderait, déclara le magistrat municipal, émule de Ponthérisson pour qui un grand homme, un tout petit grand homme est toujours une aubaine.

— Le Nord est grand et Denain n'est qu'une petite ville...

— Grande par son passé, madame Ratiboil! Oubliez-vous le maréchal de Villars et sa fameuse victoire? Quel parti je pourrais en tirer dans mon discours!

Et, s'adossant à la cheminée, la main dans son gilet, comme lorsqu'il présidait le conseil :

« Denain, en ces deux siècles, eut deux grandes épées! »

Oh! Casimir! on jurerait Mounet-Sully! Quel malheur si cet adjudant n'était pas de chez nous?

— Il en est, madame Ratiboil, il doit en être, et même...

Après de longues et laborieuses recherches, M. le Maire, plus triomphant qu'Archimède, trouva le nom d'un certain Daniel Le Frant, originaire des environs, assez mauvais sujet du reste, dont on n'avait plus entendu parler depuis quelque dix ans.

— Ce doit être lui, ma bonne, et tu sais, nous sommes cousins. .

— Oh! si peu.

— Pardon, maintenant que c'est un héros...

Un seul point noir : Le Daniel Le Frant en question s'écrivait avec un *t*. Mais un *t*, un *c*, les journalistes n'y regardent pas de si près et le *Petit Journal* l'orthographiait de cette façon.

— D. Le Frant! il n'y a pas à s'y tromper! dit M. le Maire, triomphant. Vite un mot à l'*Argus*.

Le lendemain toute la ville ne s'entretenait que de l'adjudant Le Frant, proche parent de M. le Maire, qui se regorgeait en répondant :

— Oui, Daniel, un bon petit garçon, je m'en suis occupé, dans le temps.

Un peu de gloire en rejaillissait sur lui et il finissait par croire que c'était arrivé!

Hélas ! la malignité et l'envie ne perdent jamais leurs droits. Tandis qu'il savourait la douce récompense de bienfaits imaginaires en lisant les dithyrambes de l'*Argus*, le *Guetteur*, jaloux des lauriers de son confrère, publia un matin, cette note insidieuse :

« L'adjudant D. Le Frant, dont certaines personnes font si grand bruit, depuis les évènement de Taborga, ne serait-il pas en réalité Désiré Le Frand, fils du compagnon anarchiste mort à la peine et qui doit avoir à peu près près cet âge? »

Ce fut le signal d'une violente polémique : on se jeta à la tête tous les Le Franc, Le Frant, Le Frand que l'on put dénicher ! La presse de la capitale s'en mêla, répétant comme renseignements de source certaine les diverses élucubrations de la presse locale, qui à son tour, les réservait à ses lecteurs avec l'autorité d'un journal de Paris.

M. Ratiboil, exaspéré, avait écrit au ministre, mais le ministère, renversé par cette même affaire de Tabloga, avait bien d'autres chats à fouetter, et, à moins d'aller interviewer l'adjudant au pays des crocodiles...

En attendant, la paisible cité de Denain était en ébullition ; on s'arrachait littéralement les journaux. Jamais mère Denis n'avait vu tant de piécettes tomber dans son tiroir.

— Ils ont la berlue! c'est sûr! marmotait-elle en haussant les épaules.

Mais, pourvu que la recette fût bonne, elle ne s'inquiétait guère du motif qui faisait marcher la vente : crime célèbre, brillante victoire, séance orageuse, mort du Président ou réception du Tsar, tout glissait sous son indifférence.

D'ailleurs, elle devenait un peu dure d'oreille et se renfermait de plus en plus dans sa sauvagerie de vieille terrienne silencieuse et défiante.

Son seul confident était son éternel tricot.

Oh ! ce tricot ! Pour cette ignorante, ne sachant ni lire ni écrire, il renfermait tous ses rêves, ses espérances, ses craintes! tricot magique, comparable à celui de la tricoteuse de Dickens ; seulement au lieu de listes de proscription, de pensées de haine, quel poème de dévouement et de tendresse se déroulaient dans ses mailles, tandis que les veilles mains ridées faisaient voltiger les aiguilles par le large pied de marsoulin comme jadis pour le peton rose du tout petit.

Que lui importait le reste ?

A l'instar de certain paysan conduit pour la première fois au théâtre, elle eût volontiers répondu :

— Les affaires des autres ne me regardent point !

* * *

Elle ne s'occupe pas davantage de la réception qui se prépare, des drapeaux pavoisant les maisons, de l'arc de verdure se dressant en face de la gare avec cette inscription en lettres d'or :

« A l'adjudant Le Frant, le héros de Taborga, ses concitoyens. »

M. Ratiboil a tenu bon en dépit des venimeuses insinuations du *Guetteur*, il repasse mentalement la phrase « d'une bonhomie charmante et nullement préparée », dit le compte-rendu de l'*Argus* (dont il a les épreuves dans sa poche) qui doit accueillir le jeune héros :

« Mon ami, mon enfant ! je t'ai un peu servi de père au départ : je suis heureux d'être maire pour t'embrasser au retour. »

Dans un coin, la délégation anarchiste se tient autour de son président avec un bouquet de fleurs rouges en réserve. Ils n'en veulent pas démordre et, si c'est leur Le Frand (Désiré), quelle éclatante revanche!...

En attendant, ils échangent des regards féroces avec la municipalité. Heureusement que les pompiers sont là, ainsi que la fanfare : La Lyre. La musique adoucit les mœurs et, si elle ne suffisait pas, le cas échéant, on aurait recours aux armes de Lobau !

Midi ! le train stoppe...

Autorités, délégations, se précipitent sur le quai où mère Denis, indifférente à tout ce tapage, offre de sa voix chevrotante les journaux aux voyageurs :

— Le *Temps!* la *Liberté!* le *Petit Journal!*

Une portière s'ouvre : un uniforme, une figure basanée...

C'est lui !

M. le Maire fait un pas en avant :

— Je le reconnais ! s'écrie-t-il triomphant.

— Moi aussi ! rugit le citoyen délégué.

— Daniel, mon enfant.

— Désiré, mon camarade.

L'adjudant saute sur le quai et, passant lestement entre les deux personnages confondus, il enlève dans ses bras robustes la vieille marchande éperdue :

— Denis ! mon p'tit Denis !

— Grand'mère, ma chère grand'mère !

. . . . . .

C'est le troisième larron !

. . . . . .

— Comment ! Votre garçon s'appelle donc Le Frant ? mère Denis, interroge le maire, ravalant sa déconvenue... et son discours !...

— Sans doute, monsieur le Maire, Denis Lefrant comme son père et son grand'père...

— Que le bon Dieu vous bénisse ! Vous ne pouviez donc pas le dire ! tous les journaux disputent là-dessus, vous ne les lisez donc pas ?

— Non, monsieur le maire, j'en vends.

— Mais ces bannières, ces arcs de triomphe ! son nom qui s'étale partout.

— Hélas ! mon bon monsieur, je ne sais point lire !

. . . . . .

Et pour la première fois, mère Denis avoua le regretter !

Arthur DOURLIAC.

L'art de vivre et la cuisine

Vous ne vous doutez peut-être pas, mesdames, dans votre modestie native, de ce que ce département de votre ministère réclame de délicatesse et d'art, de savoir-faire et de diplomatie !...

La cuisine ! c'est-à-dire la direction de l'hygiène, l'économie presque totale de la santé des vôtres ! Savoir, tout en flattant le goût, diriger l'organisation des repas de façon à fournir à l'estomac une nourriture saine et complète, suffisante pour répandre la vie dans tout l'organisme, est une science plus difficile qu'on ne le pense et qu'une maîtresse de maison devrait intelligemment étudier en se basant le plus possible sur les lois de l'hygiène.

Les aliments sont d'absolue nécessité puisqu'ils réparent l'usure des organes en redonnant au sang les principes vivifiants qu'il perd, dans son parcours, en distribuant la nourriture et la chaleur.

Mais il est nécessaire pour la santé de veiller à la quantité, à la qualité et à l'emploi de ces aliments, qui doivent être variés, l'usage exclusif d'un seul pouvant, s'il n'est complet, causer des troubles sérieux dans l'organisme.

C'est pour cela, mesdames, qu'il m'a paru intéressant de voir succinctement avec vous le classement des différentes espèces qui constituent l'alimentation et qui se divisent en trois groupes : « animaux, végétaux et minéraux ».

Les aliments animaux sont nombreux, et nous citerons en première ligne la chair (viande noire, rouge ou blanche).

Les viandes noires (gibier) sont plus substantielles que les autres, mais en même temps plus excitantes et d'une digestion difficile.

Les viandes rouges (bœuf, mouton) fournissent un aliment réparateur et nutritif.

Les viandes blanches (veau, agneau) sont gélatineuses et moins nourrissantes.

Le porc est très nutritif mais lourd et d'une assimilation difficile.

Les oiseaux de basse-cour sont d'une digestion plus ou moins laborieuse : le poulet, le dindon, le pigeon, par exemple, se digèrent beaucoup plus facilement que le canard et l'oie.

La chair des poissons est regardée comme beaucoup moins nutritive que la viande de boucherie et même que la volaille.

Parmi les poissons qui se digèrent facilement, on peut citer : la barbue, la truite ordinaire, l'éperlan, la sole, la limande, le merlan, le goujon, le hareng frais, le brochet.

Ceux dont la chair est huileuse ou compacte sont d'une digestion plus difficile, tels que : la lamproie, l'anguille, le barbeau, le maquereau, la brème, le saumon, le thon, etc. Les œufs de la brème et du brochet peuvent, chez certaines personnes, occasionner de véritables empoisonnements. Les crustacés, homards, langoustes, crabes, etc., sont assez lourds.

Parmi les mollusques, les huîtres fournissent un aliment léger mais peu nourrissant.

Les moules doivent être employées avec prudence, leur provenance et leur manque de fraîcheur pouvant occasionner des indispositions souvent graves.

Les œufs, surtout ceux de poule, tiennent une grande place dans l'alimentation : c'est une nourriture excellente. Les œufs d'oie et de dinde sont plus difficiles à digérer.

Les légumes secs sont digestifs, associés à la viande, mais surtout lorsqu'ils sont réduits en purée.

Le riz et la pomme de terre sont des aliments très sains et très nourrissants, mais qui ne pourraient constituer une nourriture suffisante.

Les légumes frais, beaucoup moins nutritifs que les légumes secs, conviennent à tous les tempéraments. Ils sont rafraîchissants et utiles pour prévenir les effets échauffants des viandes.

Les fruits « mûrs » nourrissent fort peu, mais ils rafraîchissent et exercent une bonne influence sur l'organisme, lorsqu'on n'en abuse pas.

La truffe et les champignons sont généralement d'une digestion difficile et les propriétés vénéneuses de ces derniers nécessitent une très grande prudence pour les utiliser.

Les matières grasses sont, en général, difficiles à digérer ; elles appartiennent, comme le beurre et les graisses, au règne animal, ou les huiles au règne végétal.

Le fromage est rafraîchissant et très digestif, mais ne doit jamais dépasser certain degré de fermentation.

Les condiments, sucre, vinaigre, sel, épices, stimulent les fonctions digestives, mais doivent être employés avec modération.

Le lait est un aliment complet et précieux pour tous les âges.

Le pain, qui n'est pas un aliment complet, renferme des principes très appréciables. Le pain blanc est plus nourrissant que le pain de qualité inférieure.

Ces quelques indications, bien que très sommaires, pourront cependant, mesdames, vous aider à composer vos menus conformément aux principes de l'hygiène, d'après, bien entendu, le genre de vie et de santé de ceux qui vous entourent. Je vous engage à ne pas oublier que la bonne cuisine met ordinairement les convives en belle humeur et que les satisfactions de l'estomac ont une influence généralement très appréciable sur l'aménité du caractère. Ne vous récriez pas, mesdames, la gourmandise est un péché mignon, et Brillat-Savarin nous affirme, dans sa spirituelle " Physiologie du goût ", que « la découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile. »

XXX.